





LA FIDÉLITÉ À LA TERRE : GARDIENNE DE NOTRE GÉNIE ET DE NOTRE LIBERTÉ.

Le Vigneron: Frère, votre communauté a décidé de ne pas faire cavalier seul dans la recherche de l'excellence pour ses vins. Vous auriez pu travailler à part et vous appuyer sur l'image prestigieuse de votre abbaye. Vous avez préféré rester au coude à coude avec vos voisins vignerons Lux Montis. Il y a là une volonté claire de vous faire les ambassadeurs de notre travail. Quelles sont les raisons profondes qui motivent ce choix?



Le Moine : On pourrait dire en un mot : la Charité! Mais une charité multiple qui se répand en cercles concentriques.

Le Dieu que nous contemplons chaque jour est Celui qui a pris plaisir à nous créér dépendant les uns des autres. Sa Joie c'est de nous voir nous entraider. Il nous a donné pour commandement d'aimer notre prochain. Mais le prochain, c'est d'abord celui qui est le plus proche. Vous, les vignerons du Ventoux, vous êtes sans aucun doute parmi les plus proches de nos deux abbayes. Alors nous préférons travailler avec vous et contribuer à la promotion de votre travail plutôt que de nous enfermer dans notre tour d'ivoire. En produisant ces grands vins avec vous, nous espérons que votre travail incessant sera apprécié à sa juste valeur. Et nous espérons que la reconnaissance du merveilleux potentiel viticole du Ventoux servira aussi les autres vignerons du Ventoux.

En second lieu, il y a une piété filiale qui nous pousse à nous battre à vos côtés pour la sauvegarde du patrimoine légué par vos pères. A force de sueur et d'abnégation, ils ont forgé les paysages provençaux qui font de notre région l'un des plus beaux jardins du monde. Nous savons l'attachement des paysans à leur terre et quel déchirement peut représenter l'impossibilité économique de transmettre la terre à ses propres enfants. Nous souhaitons donc contribuer avec nos modestes moyens à rendre possible cette succession. Hommage de reconnaissance à vos aïeux à qui nous devons ce merveilleux pays. Citons ici, en mémoire de leur courage, le mot de Pourrat :

« Sous la bise assombrie d'arrière-saison qui entraîne les feuilles déchirées du noyer parmi celles toutes brunies du frêne, ou sous le vent de mars, fait de lumière, qui vient à grande haleine par le bleu de l'espace, toujours les paysans ont travaillé à plein corps. Du matin qui fume tout rose dans les fonds de la rivière, jusqu'au soir quand il fait lune blanche sur la côte, au-dessus du gros vieux tilleul, ils ont suivi, temps par temps, toutes les besognes. Ils ont remué les sablons et la glaise, épierré, drainé, fossoyé; ils ont aplani et versé les champs, planté les vergers et les vignes. Et en bâtissant le pays, ils se sont bâtis eux-mêmes. Ils sont devenus ces hommes qui ne savent qu'une chose : le bon courage. C'est le goût de prendre de la peine, d'abord : le goût de travailler sans faire état de son travail, et malgré les longueurs, les fatigues, les catastrophes, toujours et quand même regarder de l'avant.»

Ensuite, le cercle s'élargit et c'est pour tous les habitants et visiteurs de notre belle Provence que nous souhaitons œuvrer avec vous. Vous êtes, vous agriculteurs, les gardiens de la beauté de nos régions et vous le faites sans contre-partie financière. Caritas, c'est aussi la volonté de contribuer avec vous à maintenir la beauté de notre Provence montagneuse pour la joie de tous.

Enfin, on peut le dire, c'est aussi une charité pour la France et toute l'Europe. Nous moines qui sommes paysans depuis toujours par fidélité à la Règle de St Benoît, - « alors, ils seront vraiment moines s'ils vivent du travail de leurs mains »-, nous savons que le livre et la charrue ont été des instruments essentiels de la construction de l'Europe. La France et l'Europe si elles veulent survivre à la crise de civilisation que nous traversons doivent retrouver leurs racines agricoles: c'est là notre conviction profonde. Et les Français doivent entrer en communion profonde de pensée et de cœur avec les hommes et les femmes qui sculptent jour après jour, à force de labeur, le paysage magnifique de notre pays. Caritas, c'est encore cela: un chemin de rencontre entre les amateurs de vin et les vignerons, entre les vacanciers et leurs hôtes des campagnes de France. Une mise en commun du trésor que représente l'esprit des vignerons-provençaux.



Le Vigneron: Merci, Frère, et espérons que l'exemple de cette initiative aidera d'autres entrepreneurs à trouver des voies nouvelles pour l'agriculture de demain.

Quand vous parlez d'une redécouverte des racines agricoles de la France, il me semble que vous faites écho à la pensée d'un de nos compatriotes provençal, Gustave Thibon, vigneron ardéchois et philosophe autodidacte. Je sais qu'il avait une amitié très forte avec les moines du Barroux.

Dans ses mémoires, Thibon écrivait : « Séparé de Saint-Marcel par quelques grands vignobles, le monastère Sainte Madeleine du Barroux m'attire au point que j'ai eu la tentation d'y finir mes jours. J'ai souvent dit que l'infini seul nous donnait la clé de la mesure. Et dans la règle bénédictine, c'est aussi la mesure qui nous donne la clé de l'infini. Chez ces moines transparents à Dieu, dont tout le désir est de passer de la cellule au ciel, -de cella ad caelum- ce sont aussi mes propres antipodes que je découvre... »

Le Moine : Oui, c'est bien en écho à la pensée de Thibon que j'évoque cette importance des racines agricoles de la France. La pensée du vigneronphilosophe ardéchois a marqué en profondeur notre communauté qu'il a visitée a plusieurs reprises. Cet homme était un génie : à l'école de la terre d'abord, puis en confrontant son expérience à celles des plus grands penseurs de l'humanité, Thibon a pu formuler avec une puissance singulière les grands bienfaits de la terre pour l'homme. C'est principalement dans son livre Retour au réel, publié en 1943, qu'il développe cette thématique. Laissons donc le grand Thibon nous expliquer plus précisemment pourquoi le bien fait à nos paysans est un bien pour tout le pays. Voici d'abord sa conclusion pour donner un fil conducteur à une pensée que nous sommes obligés de rendre en morceaux choisis.

En toute hypothèse, le gage le plus sûr de la renaissance et de la continuité du peuple français réside dans la persistance d'une solide assise paysanne, et, pour les autres classes sociales dans une communion profonde avec la terre et les mœurs, les vertus, les traditions qu'elle incarne. Un peuple qui n'a plus de vrais contacts avec son sol est mûr pour l'esclavage extérieur et intérieur. La fidélité à la terre sera la gardienne de notre génie et de notre liberté.

Le Moine: Avant d'arriver à cette conclusion, Thibon développe les grands bienfaits de la terre pour l'homme: la terre est une école de vérité, elle forge en l'homme le sens des responsabilités, elle est maîtresse de patience et entraîne la résistance de l'homme à l'épreuve, elle lui donne le sens du risque et, enfin, conserve en lui la jeunesse d'âme. Ecoutons donc parler Thibon, avec son accent rocailleux...et nous entendrons battre le cœur des paysans de France.

Le paysan authentique n'est pas plus sensible aux coups d'encensoir d'aujourd'hui qu'il ne le fut au mépris ou à l'indifférence d'hier. Au reste, ce que je veux louer avant tout ici, ce n'est pas le paysan, c'est la terre, c'est moins les vertus de l'homme des champs que le climat qui les fait naître.

La terre : école de vérité

(...) On ne trompe pas la terre, on ne la paye pas de mots ; nul prestige, nulle séduction ne mordent sur elle ; la valeur intrinsèque de l'ouvrier s'inscrit, d'une façon directe et parfaitement contrôlable, dans le résultat de son travail. Ailleurs, on peut vivre et prospérer par le mensonge ; ici, pas d'intrigues, pas de trompe-l'œil possibles, mais la qualité de l'effort humain manifestée à tous les yeux.

Ce qui fait le réalisme du travail agricole, c'est qu'il ne s'exerce que sur les choses de la nature et celles-ci ne présentent pas cette aptitude aux déguisememnts et aux faux-fuyants qu'offre à l'homme le monde de la pensée et du verbe.

(...) Le réalisme de la terre, se présente comme le plus puissant contrpoids aux dons imaginatifs du peuple français : il maintient l'esprit dans un sillon de tempérance et d'harmonie. C'est au contact de la terre que la pensée devient sagesse, car la sagesse n'est pas autre chose que l'incarnation de l'idée.

Sens de la responsabilité

L'homme, en effet, ne se sent responsable que dans la mesure ou il se sent lié, et il n'est de vrais liens que les liens organiques.
L'homme ne se dévoue qu'à ce qui fait partie de lui-même, aux choses et aux êtres sans lesquels il ne peut pas vivre. On ne peut demander à personne de prendre soin de son chapeau comme de sa tête, et de tant d'êtres sans racines il serait vain d'espérer beaucoup de fruits. Aucun encouragement matériel ou moral, aucune rigueur légale n'empêcheront l'immense majorité des hommes de se désintéresser de fonctions qui n'ont pas de racines dans leur âme.

Dans la vie agricole l'homme a besoin de la terre, certes, mais la terre a également besoin de l'homme. Et le paysan a obscurément conscience de cette dépendance de la terre à son égard. Chaque jour, suivant les nécessités de la saison, il sent que l'éclosion où la récolte de choses vivantes et précieuses requiert son concours et ne se fera pas sans lui. **Il se produit ainsi un symbiose** entre la terre et l'homme, qui, même dans des conditions très rudes, rend le travail aussi spontané qu'une fonction naturelle. Comme je parlais à un vigneron qui revenait de tailler sa vigne par douze degrés au dessous de zéro des dangers auxquels il s'exposait, il me répondit du ton le plus naturel : « Comment faire autrement? Il faut bien que le travail se fasse! » Cet homme n'était ni pauvre, ni cupide, mais sa vigne était comme un être vivant qui n'avait que lui au monde et qui l'appelait.

Patience et résistance à l'épreuve

Si la terre donne à l'homme le sens de l'effort personnel, elle lui enseigne aussi la vertu complémentaire, plus oubliée peut-être encore de nos jours : l'abandon à la destinée, la saine patience, la saine résignation.

Aux champs, un foi quelconque en la toutepuissance et aux possibilité indéfinies de l'effort humain ne peuvent pas même se rêver. Ici, rien n'est dû, tout est donné. Les meilleurs efforts ne servent de rien sans la bienveillance des forces du ciel et de la terre, dont nul ne peut prévoir ni diriger l'influence. Mais, enveloppé ainsi d'incertitude, façonné par tant d'échecs et de réussites imprévisibles, le paysan acquiert nécessairement une souplesse et une résistance à l'épreuve, que tel habitant des cités, cuirassés d'assurances de toute espèce, n'est même plus capable d'imaginer.

(...) C'est ce mélange de passivité et d'activité, d'abandon au destin et d'effort persévérant, qui fait la plénitude unique de la vie agricole. L'homme des champs réalise spontanément en lui le difficile équilibre entre les deux pôles opposés du devoir humain : l'usage de la liberté avec tout ce qu'il comporte d'initiative et de labeur et l'acceptation de la nécessité : il est à la fois celui qui veut et celui qui consent. La terre ne peut rien sans lui, et il ne peut rien sans la terre.

Sens du risque

L'homme actuel manque de bases, de racines ; il ne se sent plus relié à une nécessité nourricière. Aussi cet être mal rivé au sol a-t-il peur du vent, et il s'enveloppe d'assurances et de garanties contre tous les risques, comme un corps exsangue essaye de remplacer par des couvertures la chaleur interne qui lui fait défaut.

La vie d'un paysan apparaît, au premier abord, singulièrement précaire et incertaine. L'être ainsi placé dans des circonstances où le fruit de son effort est livré constamment au jeu de forces indépendantes de son vouloir a nécessairement le sens du risque : la dureté et l'insécurité de sa vie le raniment sans cesse en lui. Mais si la terre est assez revêche et capricieuse pour l'empêcher de s'assoupir dans une fausse tranquillité, elle est aussi trop maternelle et trop sûre pour qu'il ait le goût de l'aventure. (J'appelle aventure toute activité dangereuse dans laquelle le bien poursuivi apparaît sans proportion avec le but poursuivi). Quelle sécurité profonde se cache en effet sous cette insécurité de surface! Le paysan n'est jamais sûr d'avoir ceci ou cela, il est toujours sûr d'avoir quelque chose.(...) Placé par état au confluent de la liberté humaine et de la nécessité cosmique, le paysan (...) n'abandonne rien au hasard mais confie tout au destin.

Le paysan a des racines. Parce qu'il a des racines, il ne redoute pas le vent, il n'a pas besoin besoin d'assurances contre le vent. C'est là le sens du risque. Et parce qu'il a des racines aussi, il ne devient jamais le jouet du vent. Et c'est là le refus de l'aventure.

Jeunesse d'âme



« Vous êtes devenus un peuple de vieux», me disait un jour avec tristesse un étranger. Encore une fois, gardons-nous des condamnations massives. Mais il est trop vrai que la vertu de jeunesse s'en allait de nous. Comme l'arbre, l'homme déraciné tend à se flétrir.

A qualité d'âme égale, un paysan reste plus jeune qu'un habitant des cités. D'abord, parce qu'il est en contact direct avec la vie, parce qu'il brasse perpétuellement des choses vivantes, un peu de cette jeunesse éternelle qui l'entoure passe nécessairement en lui. Ensuite, parce que sa destinée est toujours bordée d'imprévu : cette atmosphère d'espérance et de crainte qu'il respire, cette nécessité constante de faire effort, de s'adapter à des circonstances nouvelles alimentent en lui cette faculté d'attente, d'étonnement et de lutte, qui est l'essence même de la jeunesse.

La route du paysan est sûre : suivant le rythme des mêmes saisons, il s'incline jusqu'à la mort sur les mêmes tâches. (...) Mais aucune année ne ressemble à une autre et chaque récolte est menacée. Or, on ne comprendra jamis assez quelle source de rajeunissement peut être pour l'homme le fait d'avoir toujours quelque chose à sauver. La chose menacée et sauvée revêt une sorte de caractère sacré ; elle est douée d'une vertu mystérieuse qui fait vibrer l'âme dans ses fibres les plus profondes et réveille en nous l'enfant éternel.

Conclusion

Le retour matériel à la terre n'est ni possible, ni souhaitable pour tous. Mais ce qui est nécessaire à tous, c'est la création d'un ordre social dans lequel chacun se sente lié vitalement à sa tâche, comme le paysan à la sienne. Pour cela nous ne demanderons jamais assez de leçons à la terre et aux ouvriers de la terre. Les français d'aujourd'hui ont surtout besoin de racines : or les âmes aussi s'enracinent dans la terre.

En toute hypothèse, le gage le plus sûr de la renaissance et de la continuité du peuple français réside dans la persistance d'une solide assise paysanne, et, pour les autres classes sociales dans une communion profonde avec la terre et les mœurs, les vertus, les traditions qu'elle incarne. Hercule, luttant contre le géant qui, chaque fois qu'il touchait la terre retrouvait de nouvelles forces, dut, pour l'étouffer, le tenir soulevé au-dessus du sol. Ce mythe revêt aujourd'hui tout son sens. Il s'agit avant tout de ne pas perdre terre. Un peuple qui n'a plus de vrais contacts avec son sol est mûr pour l'esclavage extérieur et intérieur. Mais tant que nous conserverons nos racines, Hercule, de quelque nom qu'il se nomme, ne pourra pas nous ravir notre âme : la fidélité à la terre sera la gardienne de notre génie et de notre liberté.

Cette continuité de l'âme terrienne à travers les bouleversements sociaux a été magnifiquement chantée par Mistral :

Mai, lis einat de la naturo Vous-autri, li brun cadelas Que dins l'antico parladuro Emé li drolo vous parlas,

Agués pas pou ; restarés mèstre!
Tau que li nouguié dou campèstre,
Rufe, gaiard, siau, estadis,
Emai vous dèimon e vous groumon,
O païsan (coume vous noumon),
Restarés mèstre dou païs.

Envirouna de l'amplitudo
E dou silènci di gara,
Tout en fasènt vosto batudo
Au terradou sèmpre amarra,
Vesès, alin, coum tempèri,
Passa lou trounfle dis empèri
E l'uiau di revolulucioun;
Atetouni sus la patrio
Veirés passa li barbario
Emai li civilisacioun.

Mais les aînés de la nature, Vous autres, les bruns jeunes gens, Qui, dans l'antique langage, Avec les filles vous parlez,

N'ayez pas peur : vous resterez les maîtres! Tels que les noyers de la lande, Rugueux, puissants, calmes, immobiles, Plus on vous exploite et vous maltraite, Ô paysans, (comme on vous nomme), plus vous serez les maîtres du pays.

Environnés de l'ampleur,
Et du silence des guérets,
Tout en vaquant à votre tâche,
A la terre toujours fixés,
Vous voyez au loin comme un orage,
Passer la pompe des empires
Et l'éclair des révolutions :
Rivés au sein de la Patrie,
Vous verrez passer les barbaries
Comme les civilisations.